Peter Schjeldahl, Hot, Cold, Heavy, Light: 100 Art Writings, 1988-2018

Yoann Van Parys

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54126>

DOI : 10.4000/critiquedart.54126

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Yoann Van Parys, « Peter Schjeldahl, Hot, Cold, Heavy, Light: 100 Art Writings, 1988-2018 », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 26 novembre 2020, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54126> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.54126>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

Peter Schjeldahl, Hot, Cold, Heavy, Light: 100 Art Writings, 1988-2018

Yoann Van Parys

- ¹ Dans le monde anglo-saxon de la critique d'art, il n'est pas rare de rencontrer des *columnists*. C'est une tradition que nous connaissons un peu moins dans l'univers francophone, si l'on excepte quelques figures, telle celle de Philippe Dagen, et encore... Le *columnist* est en somme un chroniqueur : quelqu'un qui revient à intervalle régulier dans une publication elle-même régulièrement publiée pour donner son avis sur l'actualité de l'art, sur telle ou telle exposition. La possibilité qu'il a d'avoir encore et toujours la parole est en quelque sorte acquise : il sait qu'au détour de chaque semaine (ou chaque jour, ou chaque mois, selon la périodicité à laquelle il est soumis) l'attend sa chronique, sa plage de liberté. Généralement, le *columnist* a acquis cette position fortuitement (il était là au bon endroit, au bon moment, songeons aussi aux conditions de travail dans le secteur du journalisme qui ont drastiquement changé ces dernières décennies), mais sans doute la doit-il aussi à ses lecteurs qui apprécient son style littéraire, son franc-parler. Les critiques free-lance que nous sommes regardent toujours ce type de position professionnelle avec des sentiments mêlés. Élevés à la dure, au papier arraché de haute lutte, il nous semble comme trop facile de pouvoir ainsi s'autoriser à se reposer sur le confort d'une chronique. Nous ressentons une forme de sourde (et injustifiée bien entendu) jalousie. Il n'empêche, ce statut de *columnist* a deux dimensions que sans doute, les critiques d'art free-lance lui laissent volontiers. Premièrement, il y a dans cette position quelque chose de légèrement suranné. Le *columnist* semble en effet entretenir le mythe anachronique d'une écriture dix-neuvième siècle où sans doute la presse avait encore ce semblant d'ascendant moral sur son bon auditoire. Cela a certes son charme, mais interdirait *de facto* d'enfiler d'autres costumes, nouveaux, plus en phase avec notre époque, qu'on l'aime ou non, qu'on veuille la fuir ou non en se perdant dans quelques volutes du passé. Deuxièmement, cette position socio-économique privilégiée appelle une sorte de responsabilité. Comme le *columnist* est là chaque semaine (peu ou prou), en première ligne de ce qui surgit, il se doit d'être sur la balle, de ne pas manquer ce qui va vraiment faire date. On se doute que c'est une mission ardue, et souvent perdue, car il faut bien l'avouer, rares sont les

columnists à avoir vraiment la *vista* sur une période de temps longue. De quoi ajouter de l'eau au moulin de ceux qui défendent l'idée (tendancieuse au demeurant) que la précarité fait la qualité... Un livre publié par les Abrams Press à New York vient nous donner l'occasion de méditer sur cette position du *columnist*, puisqu'il s'agit d'un *compendium* du travail de critique de Peter Schjeldahl couvrant les décennies allant de 1988 à 2018. Rien de moins. Il s'agit ici d'un grand nom de la critique d'art américaine « populaire » pourrait-on dire (du fait de l'audience dont elle bénéficie spontanément eu égard aux tirages ou à l'omniprésence médiatique des supports où elle paraît), à l'instar de Roberta Smith ou encore de Jerry Saltz... Peter Schjeldahl a eu l'opportunité d'écrire pendant vingt ans pour le *New Yorker*, et précédemment et plus confidentiellement pour *7 days* et *The Village Voice*. Le livre, édité par Jarret Earnest, un passionné de critique d'art, est divisé étrangement en chapitres associés à des adjectifs à la fois évidents et sibyllins – *hot, cold, heavy, light*, une division que l'on semble devoir à l'éditeur – en lesquels sont distribués 100 articles. Un chiffre rond en somme, sonnant bien dans l'édition. Peter Schjeldahl n'en est pas à son premier essai de *compendium*, puisque d'autres publications précédentes donnaient déjà à voir une rétrospective de ses écrits. Il faut avouer que c'est aussi une tradition anglo-saxonne de s'autoriser ces rassemblements, somme toute intéressants. Que dire du *columnist* Peter Schjeldahl ? Certainement (et ne serait-ce que par confraternité) qu'il a une fine plume. Nombre de ses articles démontrent une indéniable acuité de regard et une vivacité de pensée admirable. Il faut dire que les formats des articles journalistiques imposent généralement d'aller au but. A ce titre, Peter Schjeldahl a le sens de la formule. Il amuse, il intéresse son lectorat ; il ne le laisse pas s'ennuyer et ne surcharge pas ses articles de références qui obligeraient le lecteur à des prérequis. Cette méthode (et/ou le contexte qui l'appelle) a des avantages et des inconvénients. L'avantage est, comme on l'a dit, la capacité de produire des pensées en saillie. Le désavantage étant cette sensation confuse que l'on passe un peu vite sur les choses... Mais qu'importe, le plaisir et la curiosité de lecture sont là, et n'est-ce pas cela qui prime sur tout ? Quelques traits encore à noter : une passion (avouée) de notre critique est et a été de tout temps la peinture... Ce cher médium que tout critique ou presque semble devoir soit défendre, soit mépriser, soit négliger... On se demande bien pourquoi, à la fin. C'est bien sûr un refrain connu. Cela donne quelques beaux morceaux sur des peintres d'aujourd'hui (un bel article sur Luc Tuymans à l'occasion de sa présence en Amérique lors d'une rétrospective au Wexner Center for the Arts à Columbus dans l'Ohio) et d'hier (un article sur Andrea Mantegna, à l'occasion d'une exposition au Metropolitan Museum of Art). La passion donne toujours de beaux morceaux. Reste qu'on peut douter de l'importance qu'il y aurait à accorder à un médium plus qu'à un autre, à travers le temps, surtout dans une position comme la sienne toute vouée à l'éclectisme. Un léger biais, donc, pardonnable, car gouverné par la passion, mais biais quand même (par rapport à cette responsabilité du *columnist* de saisir constamment le sel du présent de l'art dont nous parlions plus haut). Une sortie enfin, qui rejoindra ce qui a été dit plus haut, qui en livrera l'aveu. Cette anthologie de textes sur un texte dédié à un modèle de critique inspiré d'Oscar Wilde : « The critic as artist. Updating Oscar Wilde ». Tout ce qui fait la qualité de l'écriture de Peter Schjeldahl, dont il a été question dans ces lignes, y est démontré, par l'auteur lui-même. Tout ce qui fait son charme suranné l'est aussi. Ceci étant pour la revanche du free-lance sur le *columnist*...